

Continuité et rupture dans le croisement de cultures

*Jaume Botey Vallès

IDENTITÉ ET PLURALISME DANS LE CONTEXTE DE LA MONDIALISATION

Identité et pluralisme. Le poids de l'histoire

Il y a un thème pour lequel éclaircir le passé est fondamental, c'est le sentiment de l'identité collective, qui plonge ses racines dans un passé lointain, forgé de symboles, de sang, de triomphe et de heurts. Les blessures infligées au sentiment d'identité ethnique sont les plus difficiles à cicatriser, parce qu'elles blessent au niveau du subconscient de la personnalité individuelle et collective. Toute identité s'alimente de l'altérité, du choc, du contraste. Et l'équilibre toujours instable entre identité et altérité, entre particulier et universel, entre passé et futur, entre tradition et changement constitue la base du pluralisme. La défense à outrance de la tradition, de sa propre identité, de la différence conduit à un relativisme culturel chargé de conflits insolubles. Le pluralisme, au contraire, formé de divers éléments tel un amalgame lentement construit, ne s'appuie pas sur la différence mais sur le dialogue et sur la reconnaissance de la parenté de certaines cultures avec d'autres. Pourtant, c'est toujours un amalgame facilement inflammable et il suffit d'une étincelle incendiaire pour brûler le travail de plusieurs années. De plus, en général le conflit ethnique n'est autre qu'une couverture de la lutte pour le pouvoir, politique ou économique, en définitive économique.

*Historien, Universitat Autònoma de Barcelona (UAB).

Globalisation économique et la résurgence des identités

Depuis le Siècle des Lumières, notre société occidentale s'est appuyée sur deux logiques opposées : la logique de la raison qui, sous le principe de l'équité, devait, semble-t-il, réglementer la vie publique, la politique, la loi et l'économie; et la logique du sentiment, de la tradition, de la religion, de l'attachement aux coutumes ancestrales qui était réservée au domaine de la vie privée. La raison et sous sa forme politique, l'Etat, comme ordre suprême, devait garantir que puisse exister le pluralisme de cultures dans leurs manifestations particulières. Cette conception régna depuis Machiavel jusqu'à Montesquieu et Tocqueville. Mais la dynamique d'une économie internationalisée a dépassé toute possibilité de contrôle dans le cadre des états nationaux. L'image d'une société qui devrait être construite et uniformisée par la raison et la loi est remplacée par une renaissance d'ethnicités qui sont conduites à défendre identités et traditions menacées par des flux économiques échappant à la traditionnelle logique politique, culturelle ou religieuse. Combien de millions de morts de plus faudra-t-il pour démontrer l'irrationalité d'un système qui soi-disant se fonde sur la raison?

Qu'implique la reconnaissance de la diversité?

Déjà, à la fin de sa vie, en 1552, l'infatigable Fray Bartolomé de las Casas, dans la *Brevisima relacion de la destrucción de las Indias* exigeait du Roi et de l'Empire, pour qu'il puisse exister une reconnaissance "multiculturelle", c'est-à-dire, traiter avec respect et comme des égaux ces gens presque nus, mais qui "avaient beaucoup d'être", de faire cesser les "encomiendas", à savoir le régime d'exploitation et de demi-esclavage auquel ils étaient soumis par la couronne ainsi que les "encomenderos" et la restitution, c'est-à-dire leur rendre ce qu'on leur avait pris. Bien qu'il admette ne pas comprendre beaucoup de ses expressions culturelles, Fray Bartolomé montre un profond respect de l'autre, de l'acceptation de la différence. Il ne s'agit pas d'une vision paternaliste ou intégrationnaliste, sinon d'une compréhension globale de l'autre. Ce qui explique qu'il fasse une critique radicale des argumentations théologiques ou morales qui prétendaient justifier la spoliation au nom d'une civilisation soi-disant nouvelle. Le respect authentique envers l'altérité pour construire une nouvelle civilisation passe par la justice et la restitution.

Il ne semble pourtant pas que les théologiens du nouveau dogmatisme économique soient à même d'accepter maintenant ce qui n'a pas été accepté au XVI^e siècle. Pour ne citer qu'un seul exemple, entre 1982 et 1990, les entrées nettes de ressources en Afrique - y compris l'ensemble de l'aide au développement bilatéral et multilatéral, tant publique que privée, les investissements et les nouveaux crédits plus les crédits à l'exportation - ont atteint les 214 milliards de dollars. Une partie de ces entrées exigent des sorties dans le futur, par exemple, à titre d'intérêts pour les crédits. Et pen-

dant cette même période, seulement à titre de service de la dette, l'Afrique a payé 217 milliards de dollars. Ces chiffres se passent de commentaires, encore faut-il y ajouter la baisse des prix des matières premières, le coût des fluctuations des devises, les bénéfices rapatriés, etc.

Comment alors parler de dialogue interculturel? Mieux vaut parler clairement, il s'agit d'une spoliation. Nous nous sommes habitués au double langage. En même temps que sont programmés des débats sur la tolérance ou que l'on introduit la multiculturalité dans les nouveaux plans d'étude, nous fermons des frontières, réduisons des investissements ou encourageons des dictatures favorables aux intérêts occidentaux. En un mot, pour l'intégrisme néolibéral, les pauvres et les pays pauvres non seulement ne nous sont pas utiles, mais plutôt sont une charge. Ils sont de trop.

La ségrégation au Nord et le concept d'immigré

La double morale touche aussi l'intérieur de nos sociétés éclairées. Tolérants envers ceux qui nous ressemblent plus ou moins mais mesquins d'une façon hypocrite envers ceux qui sont ou qui nous semblent vraiment différents. Cette phrase si souvent répétée : je n'ai rien contre vous, mais qu'on ne nous enlève pas notre poste de travail est pratiquement assimilable à d'autres phrases s'adressant à des collectifs (gitanes, gays, malades du sida, toxicomanes, handicapés) qui rompent le comportement normalisé de la culture dominante. On accepte la venue d'intellectuels ou d'un quota-témoin de réfugiés politiques, mais on refuse l'entrée des homelessnes, du SDF ou de celui qui meurt de faim.

Face à ces ethnicités, la société se défend et l'immigré étranger, qui en tant que pauvre et étranger met en question notre bien-être et notre identité collective, sera facilement la victime propitiatoire responsable de nos malheurs.

C'est pourquoi, la préoccupation générale au sujet des migrations va au-delà de la simple réglementation de la population, elle concerne le contrôle des mentalités. Outre le fait d'être une personne physique, l'immigré est un concept, une construction mentale, le stéréotype sur lequel décharger toutes ses frustrations, les insécurités et les intolérances de la société du bien-être. Et en plus d'être un étranger, c'est un danger. La société se protège du danger en stigmatisant et en se servant de tous les mécanismes possibles pour que le stéréotype fonctionne : personne n'est raciste, on organise des séances et des congrès sur les droits des minorités, mais on continue d'alimenter l'imaginaire collectif en présentant les immigrés comme des perturbateurs de l'ordre. On refuse le concept de race, tout en acceptant celui d'ethnie différente pour justifier la séparation et l'exclusion. L'image de leurs pays d'origine est caricaturée : ils sont exotiques, cruels, paresseux, ils ne savent pas s'organiser, ils pratiquent l'excision ...

Nous ignorons la force de l'identité

J'ai pourtant l'impression que devant la force avec laquelle au cours des dernières années le phénomène des particularismes et des identités ethniques a fait sa réapparition nous n'avons encore que des réponses précaires et sans doute trop conditionnées par nos propres schémas de la rationalité éclairée. On affirme déjà que la situation conflictuelle sociale à l'échelle internationale est progressivement subordonnée au choc des cultures. On ne connaît pas encore suffisamment l'immensité de la force et de la capacité de réaction des collectifs blessés, ni le poids que à ce niveau peuvent avoir des facteurs tels que la religion, l'histoire, le clan. Les mécanismes d'exclusion économique nous sont connus, mais il nous manque encore des connaissances d'anthropologie. C'est seulement en se posant cette interrogation que l'on pourrait ouvrir une brèche pour essayer de comprendre en profondeur, mis à part les faits historiques connus, des phénomènes aussi complexes que celui de la Yougoslavie ou celui des fondamentalistes islamiques ... Quelle a été la force de l'organisation tribale capable de survivre des siècles durant et ce malgré les essais de désorganisation qui se sont exercés sur elle? Qu'y avait-il dans les collectivités indigènes d'Amérique pour permettre leur résurgence après 500 ans d'extermination et de génocide? Sur quelles bases anthropologiques faudrait-il expliquer l'énorme force des valeurs de la religion musulmane, capable de regrouper un monde si vaste et si dispersé? Et pourquoi ces phénomènes provoquent-ils des réactions si fortes d'attraction ou de répulsion dans notre Occident laïque?

Prenons par exemple brièvement le phénomène de l'EZLN. Ce fut quelque chose d'inespéré et de surprenant quand le 1er janvier 1994 –juste quand le Mexique allait célébrer son entrée dans ce qu'on appelle le Premier Monde à la suite des accords du Traité de Libre Commerce avec les Etats-Unis et le Canada), une poignée d'Indiens, depuis le sud du Chiapas, déclara la guerre à l'armée mexicaine.

Cette déclaration de guerre, au niveau national et international, retentit de façon très étrange, on croyait en effet qu'en Amérique Latine et plus encore au Mexique, les guérillas n'étaient plus viables; on professait que ni le paysan ni l'Indien, marginalisés à l'intérieur des structures productives, n'avaient de possibilité réelle pour influencer le changement du système socioéconomique, s'ils ne s'associaient pas à l'ouvrier avec la conscience d'être exploités (non avec la conscience de leur identité culturelle); il semblait étrange que ceux qui réclamaient le droit de vivre selon leur culture, proclamant leurs valeurs historiques et le droit à conserver leur langue maternelle, c'est-à-dire ceux qui défendaient leur tradition, soient les mêmes qui maintenant voulaient le changement.

Sous cet angle, le mouvement zapatiste serait révolutionnaire non seulement pour son contenu social mais aussi pour sa manière de relier le social et l'ethnique, démontrant ainsi que les mouvements ethniques peuvent aussi être, dans certaines conditions, porteurs d'orientations culturelles et sociales, en elles-mêmes moderni-

satrices et applicables à l'ensemble de la société. L'idée du passage linéaire des traditions à la modernité peut être remplacée par l'affirmation de la modernité comme diversité, comme capacité d'associer passé et avenir. Ce qui explique aussi la résistance de la part des groupes de la soi-disant modernisation économique pour accepter les différences. La version officielle mexicaine a donc été l'attribution du mouvement à des "étrangers", des "professionnels de la violence", au "diocèse", etc. et en général, que les Indiens ont été trompés, en continuation du "mythe" ou stéréotype impulsé à partir de la culture officielle comme quoi l'Indien ne sait pas penser, ni agir ni s'organiser de lui-même.

Unité sociale et pluralité culturelle

Le multiculturalisme n'a de sens que s'il se définit comme l'association dans un territoire d'une unité sociale et d'une pluralité culturelle. Mais en réalité, la pluralité a toujours été présente à l'intérieur de toute formation sociale. L'idée d'une homogénéité au sein de chaque culture est un mirage. Chaque culture est plurivalente et polyphonique et à l'intérieur il existe une riche pluralité de visions. Et la somme de toutes celles-ci - nous avons aujourd'hui la possibilité de les embrasser dans leur ensemble devrait être considérée et écoutée comme une grande polyphonie. Chaque culture est comme un programme qui facilite les opérations à partir de normes pré-définies. Les autres traditions se trouvent dans un autre programme. Le sens de la création artistique dans la Grèce ancienne est différent du sens artistique roman, mais il peut exister une communication entre traditions, permettant ainsi de percevoir le sens exprimé par les deux comme des fragments de l'expérience humaine dans la construction globale du sens de l'humanité. L'être humain dans sa réalité la plus profonde est une unité de contraires qu'il faut harmoniser. Il n'y a pas de limites ni de frontières précises entre une culture et une autre, puisque chaque génération et chaque société construisent leur vision du monde en fonction de ce qu'elles ont reçu et de l'influence des autres, dans une négociation continue entre passé comme héritage et futur comme projet et dans une unité harmonieuse entre le contingent et le permanent. L'identité n'est pas quelque chose de figé et d'inaltérable, sinon le résultat toujours précaire et fragile d'un arrangement entre réalités diverses et même opposées. Si bien que cette manière de comprendre l'identité la fait toujours vivre en équilibre instable, à mi-chemin entre l'inaltérabilité et la précarité, parce que l'arrangement ne s'effectue pas dans l'abstrait, mais avec des personnes qui ont déjà une culture, des valeurs, une vie religieuse, une langue, une histoire... Cela implique se trouver dans un comme si ... on était déjà arrivé au bout et n'y arriver jamais. Il faut comprendre qu'une culture est une réalité dynamique qui évolue à travers ses contacts et que l'interculturel est constitutif de l'identité culturelle. Qu'une culture ne peut jamais se maintenir complètement isolée.

Raison, démocratie et laïcité

Les tensions sociales provoquées par l'explosion des sentiments particularistes sont si nombreuses et si fortes qu'il semble que, la raison ayant été débordée par le marché et la compétitivité dans sa capacité de gouverner équitablement, elle ait aussi été écartée quant à sa possibilité de donner une cohésion culturelle à la société. Nous avons commencé à vivre dans le monde de l'irrationalisme. Toutefois, nous qui croyons encore qu'il faut conjuguer l'unité sociale et le pluralisme culturel, nous devrions diriger nos efforts pour trouver des cadres théoriques et politiques où le dialogue sera possible. Et même si les principes du Siècle des Lumières sur lesquels s'appuie notre culture occidentale ont été dépassés par les faits, selon moi, la raison, la démocratie et le laïcisme, si l'on y recourait, continuent à être des bases suffisamment solides pour permettre le dialogue.

En fait, la seule société multiculturelle vraiment stable est l'état laïque, sécularisé, celui que nous appelons démocratie. Parce que son principe fondamental est le pluralisme, l'indépendance de l'Etat par rapport à toute idéologie ou religion comme cadre collectif dans lequel la liberté de conscience et d'expression est possible, espace où le droit de chaque individu, à savoir, le droit au pluralisme ne trouve comme limite que la reconnaissance du droit de l'autre.

Je ne veux évidemment pas parler du laïcisme militant de certaines expériences historiques qui, se croyant comme une étape supérieure de la pensée, considérerait comme archaïque et devant être éliminée tout autre idéologie ou croyance religieuse. Ni de ce faux multiculturalisme antidémocratique et antilaïque qui, en s'appuyant sur le principe du facteur absolu de la différence et sur la tolérance de l'état laïque, marginalise et exclut en prétendant construire des espaces politiques homogènes sur le plan culturel.

L'IMMIGRATION EN CATALOGNE 25 ANS APRES

Qu'il me soit permis dans cette seconde partie d'essayer d'appliquer ce que j'ai dit auparavant au cas concret de mon pays, la Catalogne, que je connais bien.

Dans les années 55-75 environ, la Catalogne a reçu une énorme avalanche d'immigrés provenant du reste de l'Etat, mais surtout d'Andalousie. Sur une population de 3 millions d'habitants, Catalogne reçut une autre population de 3 millions. L'Espagne se trouvait sous la dictature du général Franco. Le franquisme a été une répression sociale en faveur d'une oligarchie rurale, financière et de l'Eglise, mais ce fut aussi une répression contre les identités nationales historiques de l'Espagne, en particulier la Catalogne et le Pays basque qui, au cours de la République des années 31-36, avaient obtenu un certain niveau de reconnaissance. De même que toute manifestation politique contre

le régime et tout essai d'organisation et de revendication de la classe ouvrière ont été interdits, toute manifestation de la culture catalane a été également interdite. Par ailleurs, la Catalogne était déjà avant le franquisme et a continué pendant le franquisme à être, avec le Pays basque, la zone la plus industrialisée de l'Espagne.

25 ans ont passé. Vingt-cinq ans, une génération, un écart suffisant pour pouvoir considérer le processus en toute tranquillité et se demander ce qui s'est passé et est advenu d'un fait qui a été traumatique aussi bien pour ceux qui sont venus que pour la population autochtone, qui assistait impuissante à une modification considérable de son milieu naturel de toujours. Les migrations sont l'un de ces faits qui perturbent l'ensemble du système dans toutes les dimensions, économique, politique, sociale et culturelle. Former une nouvelle communauté, s'intégrer est plus affaire de racines et de sentiments que de raison ou de volonté. Et pour l'immigré, racines veut dire avoir changé définitivement son paysage physique qu'il connaissait et ses relations personnelles, veut dire aussi la naissance des enfants et des petits-enfants, la mort et l'enterrement des parents, les nouvelles amitiés, la vie du quartier, les luttes syndicales, etc. Apparemment, tout s'est passé naturellement et se sont peu à peu fermées les cicatrices et les angoisses des premières années vécues entre la spéculation urbanistique, du travail et du manque de services.

Quand il pouvait sembler qu'on était arrivé à un accord tacite sur les paramètres de comportement, deux faits - cette fois venant de l'extérieur de la Catalogne et de l'Espagne - nous posent de nouveau des problèmes : les changements politiques en Europe déterminés par des processus de démembrement et d'unification (nouveaux nationalismes, unité européenne) et par l'immigration croissante d'étrangers arabes, noirs, asiatiques, hispano-américains. Il semble qu'un thème aussi délicat que celui de l'identité collective ne pourra jamais être considéré comme clos. Ce qui s'est passé avec la population immigrée d'il y a vingt-cinq ans pourra sans doute nous sembler facile par rapport aux problèmes qui se profilent. Analyser avec sérieux, avoir toutes les données et interroger à fond les protagonistes, est chose indispensable pour organiser un processus qui de nouveau sera complexe, tout en évitant de possibles poussées d'exclusion et de xénophobie.

Dans ce paragraphe je ne fais que situer dans le contexte social et politique d'alors et de maintenant la perception que certains protagonistes ont du processus, à travers de longs entretiens. Il s'agit d'un dialogue qui a commencé il y a vingt-cinq ans¹ déjà et qui ne s'est pas interrompu. Le thème de la conversation ou de l'analyse a toujours été le même : la formation d'une seule communauté née des deux - ou multiples - communautés qui commencent à cohabiter au moment de l'arrivée. Pour cette analyse, je suis parti des deux variables qui, à mon avis, sont fondamentales dans les processus d'immigration, la culturelle ou ethnique et celle de classe sociale. Parce que dans le langage quotidien, quand on parle d'immigration, c'est toujours l'image de l'immigrant pauvre qui arrive avec sa valise. Une valise pleine de douleur, d'angoisse, de souvenirs et d'incertitudes.

Parce que tout groupe ethnique et toute culture sont formés de groupes et de sous-groupes, il se peut que chacun d'eux, sans cesser d'avoir sa propre "ethnicité" donne la préférence à d'autres valeurs comme fondement de son identité et développe des formes d'identité différentes. Par exemple, l'identité de classe qui se réfère à une alliance de classe ou de groupe social en face d'une autre alliance de classe ou de groupe social, à l'intérieur d'un système global de rapports de classe et en définitive de pouvoir. Il n'y a pas de culture "populaire" en elle-même. Ce que nous appelons "populaire" prend son sens par rapport à un système global de rapports de classe ou de rapports de pouvoir. Par exemple, la définition de "populaire non populaire" sera déterminée par une frontière d'opposition objective, le rapport entre "culture dominante prépondérante" et "culture non dominante, dépendante".

En définitive, c'est une question de corrélation de forces, de pouvoir au sein de chaque groupe en fonction de qui aura autorité pour interpréter le passé et définir l'avenir. Il ne s'agit pas seulement de pouvoir économique, puisque pour la classe dominante, il est impossible d'assurer pendant longtemps le pouvoir économique uniquement par la force. Il faut convaincre de l'excellence du modèle, dominer intellectuellement et pour dominer, le pouvoir politique et culturel est nécessaire. C'est pourquoi, dans l'élaboration d'un projet, la classe dominante cherche toujours la collaboration du pouvoir politique et celle du pouvoir culturel, d'intellectuels de spécialités diverses : poètes, hommes de lettres, historiens, linguistes, géographes, scientifiques, etc.

Années 55-75

L'immigré qui se rend en Catalogne cherche une amélioration de ses conditions de vie : travail, logement et couverture sociale pour lui et ses enfants. En arrivant, outre le fait de se trouver dans une société différente au niveau culturel, il s'insère dans des nouveaux rapports de production, ceux d'un capitalisme relativement consolidé, dominé par des groupes de pouvoir économique relativement prépondérants, proches du franquisme. Mais il n'existe pas de libertés politiques ni en Catalogne ni en Espagne. Il n'y a donc pas de Catalans au sens politique du terme. Par conséquent, le modèle culturel et d'identité nationale est divisé entre franquistes et antifranquistes, dont une partie d'entre eux commence à se structurer comme opposition culturelle et politique.

L'identité catalane

Par un mécanisme de défense élémentaire, nous avons tendu à "essentialiser", à codifier la tradition et la culture catalanes. Ce fut le jeu normal de l'"identité" en face de l'"altérité" au moment où l'identité se trouve menacée. De même qu'au début du XIXe siècle, le catalanisme a besoin de découvrir ses racines culturelles, les mythes et les symboles.

a. Le capital financier, immobilier et industriel catalan : en Catalogne, ceux qui parlent d'intégration sont les mêmes qui s'enrichissent sur le dos de l'immigré. Pour installer ceux qui viennent d'arriver, a lieu un processus d'urbanisme aberrant autour

de Barcelone et d'autres grandes villes, sans aucun type de garantie ni de contrôle. En même temps, le processus migratoire réactive l'industrie catalane par une nouvelle main-d'oeuvre, par l'épargne du nouveau venu et parce qu'il accélère de nouveaux secteurs économiques, comme la construction.

Je voudrais ici mentionner brièvement ce qu'a signifié la spéculation, parce que lorsqu'on parle de culture, il faut se rappeler que ce concept inclut aussi les aspects matériels et l'habitat d'une communauté. En particulier, le plan d'organisation du territoire est une pièce fondamentale dans le modèle de cohabitation et de capacité d'intégration. Et la spéculation immobilière est un grand facteur de désintégration communautaire. Les ghettos le sont, surtout s'ils sont en ciment. Une fois construites les citésatellite de Cornellà, Ciutat Meridiana ou de Bellvitge, il n'y a plus de remède, même si l'on y danse des sardanes, le mal est fait et durera des siècles.

C'est pourquoi, se rappeler les prénoms et noms des autorités qui ont été responsables de ce malheur ne se fait pas dans un désir malsain d'exposer les torts au grand jour, sinon comme seul procédé possible pour interpréter correctement le passé et donc interpréter correctement le présent. C'est un exercice nécessaire et facile qui a déjà été fait et publié en partie 2. Il suffit d'aller aux Registres des Marques et Brevets ou Foncier et de chercher les noms des conseils d'administration des grandes entreprises financières, immobilières ou industrielles, leurs liens familiaux et leurs relations avec le pouvoir politique municipal, supramunicipal ou d'état. Derrière les noms des grandes entreprises immobilières et financières, on trouvera toujours les mêmes noms et pour la plupart, des noms d'origine catalane : Figueras, Porcioles, Samaranch, Muller d'Abadal, Ganduxer, Vall i Bragulat, Vallet i Nubiola, Santacreu, Mas Sardà, Sentis, España, Gallardo, etc.

b. Les secteurs non prépondérants et les réseaux d'accueil

Dans sa vie quotidienne, l'immigré se trouve, ainsi que d'autres secteurs catalans non prépondérants, victime du franquisme. Il ne s'agit pas seulement de la classe ouvrière catalane, mais d'un vaste éventail de classe moyenne, d'artisans, d'intellectuels et de professionnels pour lesquels l'immigration représente aussi une perturbation profonde. C'est le Catalan, fils de générations de Catalans, héritier de ceux qui avaient construit la Catalogne depuis la terre ou l'usine, porteurs d'un nationalisme de dialogue mais convaincu et qui se voient obligés de changer soudain leur langue et leurs coutumes, tout en expérimentant une modification grossière de leur environnement naturel. Avec eux, pourtant, il se créera vite une certaine complicité et une certaine sympathie humaine, politique et culturelle, malgré les différences, une certaine alliance de classe qui est évidente dans les organisations de classe alors clandestines, partis politiques de gauches diverses, essentiellement le PSUC et les syndicats et aussi dans un vaste réseau de "structures d'accueil" promues par une gauche générique sociale, culturelle et politique. Je veux parler de la longue liste d'Associations de Quartier, de paroisses, Ecoles pour Adultes ou organismes nés autour des précédents comme Centres de Loisirs,

cinés-clubs, etc. en véritable symbiose avec d'autres institutions de soutien au mouvement revendicatif et culturel, comme par exemple, les groupes nés dans l'ombre des corporations professionnelles. Particulièrement important a été l'OIU, Bureau d'Information Urbanistique de l'Ordre des Architectes ou la Commission de Défense de l'Ordre des Avocats.

L'identité de l'immigration

On a souvent dit que l'immigration a été la pire menace que le franquisme a lancée contre l'identité catalane, tant à cause de l'énorme accroissement démographique que du modèle culturel "dénationalisateur". En fait, le franquisme a "essentialisé" la "culture espagnole" en tant qu'élément pour diviser la communauté catalane, en se servant de la langue et de la culture de l'immigré, surtout en ce qui concerne le folklore et les traditions andalouses. De là l'image grotesque de l'"Espagne des taureaux et du tambourin-".

Mais les forces qui confluent dans le fait d'immigration ne sont pas non plus homogènes et elles ont réagi en partie en fonction de leurs propres intérêts de classe ou des différentes opportunités d'influence politique et économique que le franquisme leur offrait.

a. Certains Andalous - chanteurs, folkloristes, importants speakers à la radio, gitans enrichis, etc. - ont joué le jeu. Evidemment, c'est un jeu d'intérêts. Avec la justification du respect dû à toutes les cultures, s'alimente et croît un dangereux bouillon de culture : la nostalgie de celui qui est venu du dehors. Objectivement, ils accomplissent la fonction d'atiser le feu des sentiments. Très vite, l'orientation de ce mouvement se manifesterait avec la création des Maisons Régionales promues par la droite de tendance espagnole. Mais également très vite, après Franco, il fera preuve d'une rare habileté pour retourner sa veste et les pouvoirs politiques des deux côtés de l'Ebre pour savoir profiter et récompenser le modèle de ghetto-sation qu'ils proposent pour leur culture.

b. La plupart des arrivants pourtant ne jouent pas le jeu. Humbles journaliers de basse classe qui, dans leur lieu d'origine n'avaient guère pris conscience de leur identité culturelle, ils s'incorporent ici au prolétariat industriel et urbain, en devant reconstruire la totalité de leurs habitudes internes et externes. On a profité d'eux dans le travail, le logement, le manque de services. Ce sont les véritables victimes du franquisme qui trouveront ici la main tendue des autres victimes du franquisme et qui apprendront à cohabiter et à travailler ensemble pour une Catalogne nouvelle et solidaire. C'est au cours des luttes dans les quartiers, les syndicats et dans le cadre de l'Assemblée de la Catalogne que Catalans et Andalous, avec des drapeaux cousus à l'enseigne catalane, exigeant les libertés catalanes, commenceront à construire une communauté nouvelle et qu'ils feront échouer les essais de division.

Années 75-95

Qu'est-il advenu de l'immigration des 55-75? Tout simplement que 25 ans ont passé. Si déjà il y a quinze ans, ils déclaraient se sentir et être Catalans, il semble évident que cette perception se soit affirmée et renforcée, au moins sous ces aspects qui sont le résultat automatique du passage du temps³. Pour la formation d'une communauté, le temps est la meilleure thérapie. On pourrait donc parler d'une certaine non-maladie et d'un certain métissage. Socialement, il s'est produit une incorporation progressive de tous les secteurs à un même niveau socioéconomique de classes, au système de production, de consommation égalisatrice de TV-vidéo, le conflit classe-nation semble avoir perdu de sa virulence. L'identification Catalan-bourgeois, immigré-ouvrier n'est déjà plus si nettement perçue... Malgré la crise sociale et économique, la population a fait sien l'atout d'une nature catalane et la population autochtone a accepté l'immigration comme une véritable richesse non seulement en force de travail mais aussi humaine et d'expression culturelle. La cohabitation et le passage des ans ont réduit la tension vécue, sans que le petit nombre de manifestations de nationalisme exclusif entre Catalans ni celles de la nostalgie entre immigrés se soient concrétisées.

Malgré tout, des tensions existent. Toutes les personnes interrogées, immigrés comme autochtones, sont d'accord avec ce diagnostic. Dans ce cas, comment expliquer que dans ces mêmes entretiens où il y a avoué explicitement de catalanité, il se dégage de l'amertume, des tensions, du ressentiment...?

Changements et tensions

a. Dans la dimension sociale

Certaines personnes interrogées affirment que le malaise est un simple problème de niveau social –c'est essentiellement un problème de classe sociale. Quand il y aura de nouveau chômage, le problème reviendra... n. Il semble pourtant que les attitudes répondent à un plus grand nombre de causes. Amertume, crispation... par rapport à quoi et manifestées par qui? Elles se réfèrent surtout à la dimension culturelle, en nous obligeant à nous demander si une véritable communauté, au sens politique, social, culturel et anthropologique, a été formée. Les sentiments de tribu et ethniques ont-ils diminué ou augmenté?

Toutefois, cette impression n'est pas celle des personnes interrogées plus jeunes, qui disent être contents de la "multiculturalité" vécue en famille et dans le quartier, mais celle des plus âgés, de ceux qui antérieurement, au cours de cette longue période depuis leur arrivée s'étaient fait remarquer par leur attitude à travers l'association, le parti, la paroisse, le syndicat, etc. pour éliminer des tensions entre les deux communautés et qui ont maintenant l'impression que ce travail s'en va à vau-l'eau.

b. Dans la dimension politique, c'est-à-dire, dans la définition d'un projet national qui puisse structurer la totalité de la population catalane, ils ont du problème national une perception différente de celle d'il y a quinze ans. Probablement plus critique

et plus mûre que celle d'alors qui demandait simplement l'autonomie mais où l'on pouvait encore détecter toutes les peurs envers le fait catalan.

Les raisons de ce changement d'attitude pourraient être l'expérience non traumatique du Statut d'Autonomie catalane pendant quinze ans jointe à l'apparition du séparatisme dans la carte parlementaire, le démembrement nationaliste des pays de l'Est, la conscience internationaliste (existence du parlement européen, nécessité de la collaboration Nord/Sud), la disparition de postures soutenant que la conscience nationale est une aliénation semblable à la aliénation religieuse et qu'il fallait dépasser et supprimer, etc.

c - Dans la dimension culturelle

1. La revitalisation des manifestations

Au cours des dernières années, il s'est produit une revitalisation d'éléments symboliques, une explosion des identités et des ethnicités particularistes de la part des deux communautés. Il s'agit de la fidélité à son collectif propre recherchée dans les histoires traditionnelles. C'est une renaissance des fêtes, du folklore de type local, des mythologies de groupe du folklore catalan comme de celui des cultures immigrées.

Le début du sentiment-souvenir est probablement spontané. Mais sur ce sentiment spontané de souvenir quelque chose de plus que le simple folklore s'est construit. Il y a eu une reconversion des anciennes Maisons Régionales pour former la FCAC (Fédération des Maisons Andalouses de Catalogne). On a essayé d'équilibrer la tendance à droite de la Fédération et la manipulation qu'elle faisait du fait andalou par une autre organisation, l'A-RCA (Groupement des Associations Recreativo-Culturelles Andalouses de Catalogne). Il y a déjà une multitude d'organismes, de cercles, de bars, de compagnies de ballet, etc. qui ont surgi. Mais il y a encore quelque chose de plus que des tendances politiques ou culturelles, il y a un mouvement économique important. Il suffit de se rendre à la Foire d'Avril de Sta Coloma où, selon les organisateurs et les critiques, il passe trois millions de personnes.

2. Importance de la religiosité populaire et son influence

Comme je l'ai déjà dit, l'Eglise a été une excellente médiation et une institution fondamentale pour l'accueil des immigrés. Ils la trouvaient vite différente de celle de leur village. Ici, ils trouvaient de l'aide et de nouvelles relations. En conformité avec le processus de laïcisation de la vie urbaine, nos paroisses retranchaient certains signes et symboles propres de la religiosité populaire auxquels les immigrés étaient habitués dans leurs zones rurales de provenance, sans qu'elles sachent les remplacer par des signes nouveaux. Ce fut l'occasion d'un long débat et d'un conflit avec la population.

Or, le peuple ne peut vivre sans symboles, sans fête, sans ce qu'en anthropologie on appelle rituels de transfert et en langage chrétien sacrements: baptême, mariage, enterrement et pas seulement pour la population immigrée. Mais l'effet du manque de symboles sur cette population devait être ressenti plus fortement que par le reste de la population autochtone, à cause de la forte présence culturelle du symbolisme religieux dans les communautés rurales en tant qu'élément de structuration de la communauté.

Ces signes ont resurgi récemment parmi nous avec une force inusitée. Je me réfère aux Foires d'Avril, aux processions du "Rocion, de la Blanca Paloma ou aux processions laïques de la Semaine Sainte. Je pourrais citer par exemple la procession laïque de la Semaine Sainte de ma ville, l'Hospitalet, peuplée en majorité d'immigrés andalous. ~n 1981, quinze hommes assis dans un bar un dimanche de Pâques, ayant la nostalgie de la procession de leur village, s'emparent de la table où ils sont assis et en font un "paso" de semaine sainte. Il y mettent dessus l'image d'un Saint Joseph qui se trouvait au bar et la promènent dans tout le quartier. Ici, pas de moquerie, sinon l'expression spontanée d'un sentiment ethnico-folklorique et religieux en complet désaccord avec les types d'expressions religieuses de la société industrielle. Ils ont un succès surprenant et ils se constituent en une confrérie dénommée "15+1" qui exprime ainsi le désir de s'accroître. Ils ne laissent pas les prêtres de la zone y participer, parce qu'ils trouvent que ceux-ci ne respectent pas leur sens du sacré. Cet "1", l'année suivante représentait déjà 300 personnes et peu de temps après, ils arrivent à 150.000.

3. Avec l'explosion des manifestations particularistes, il s'est produit une accentuation tant de la manipulation politique et de parti du sentiment d'"altérité" que des tendances à "essentialiser" l'identité ou l'altérité.

D'un côté, l'essai d'"essentialiser l'identité catalane" comme un corps reçu et fixe. A cette tendance correspond l'attitude consistant à "marginaliser" la culture populaire andalouse et la Fête. Le message serait celui-ci :

"Vous êtes si différents qu'il vaut mieux que vous le soyez complètement. Nous vous aiderons, pour que vous vouliez être complètement différents et que vous ne mettiez pas en question ce qui, selon nous, est la base de la Culture catalane : "bastoners", "trabucaries", "castellers", sardanes, etc. Nous vous donnerons le droit de parler, si toutefois vous ne parlez pas de métissage. Vous pourrez promouvoir la nostalgie, ainsi vous ne serez jamais des nôtres. Nous subventionnerons vos rencontres et vos manifestations ainsi vous serez contents et vous voterez pour nous. De plus, nous pourrions ainsi contrôler le mouvement, pour qu'il ne nous échappe pas, parce que derrière les Fêtes se cache un mouvement économique important, dont les organisateurs profitent en partie".

Certains collectifs d'immigrés acceptent ce jeu. Ils acceptent la marginalisation de leur culture.

De l'autre côté, il existe l'essai semblable d'"essentialiser l'altérité non catalane" comme réponse. Le message serait celui-ci :

"Nous allons promouvoir, subventionner et faciliter tout signe d'altérité, même si cette altérité doit se vêtir d'espagnolisation, aucune importance. Même si elle est "mesquine", cela ne fait rien. En ignorant même ceux d'entre vous qui veulent faire partie de la nouvelle communauté, c'est sans importance. Il s'agit de provoquer, même d'une manière artificielle, votre nostalgie. Ce sera la Fête" et ainsi vous ne serez jamais des

leurs. Ainsi vous serez contents et vous voterez pour nous. De plus, nous pourrions ainsi contrôler le mouvement, parce que nous avons remarqué que derrière la Fête se cache un mouvement économique important, dont les organisateurs profitent en partie”.

Dans les deux cas les intérêts de la classe politique dominante, bien que sous un signe politique de parti différent, sont identiques : élargir leur pouvoir politique respectif sur la même base sociale, la population immigrée.

Dans les deux cas, en outre, on a conscience qu’il s’agit d’un thème important, le sentiment, la nostalgie, mais qui en définitive est périphérique : en Catalogne, pour les classes sociales subalternes et d’immigration, malgré toutes les Fêtes possibles, la mobilité sociale verticale est une exception.

4. Bien des personnes interrogées se plaignent de cet usage opportuniste, électoral et de parti du folklore andalou ainsi que des méthodes dures de la politique d’intégration promue par la Generalitat. Opportunisme et durcissement qui rendent évident le manque de modèle global de société.

“Nous avons construit la Catalogne actuelle et nous ne méritons pas cela... les relations entre les deux communautés, l’autochtone et la superposée sont plus compliquées par la faute des nationalistes.” “La promotion du folklore andalou ici est comme une moquerie ...” “Je le vis comme une offense. Je suis Andalouse, je suis déjà intégrée ici par mes enfants, par le travail, par les amis... pourquoi dois-je être classée par le fait d’être née là-bas? Cela peut aller jusqu’à tu fais partie d’une race et moi d’une autre.” “Dans la vie, il faut se situer, la situation d’enracinement des gens s’affermit et l’on ne peut pas vivre à cheval sur deux mondes, même si l’on est nostalgique et qu’on se rappelle bien des choses positives...” “Le thème du catalan et du castillan est toujours plus délicat, surtout à la périphérie de Barcelone...” “Maintenant, il y a plus de crispation qu’avant”. “La fête de Bellvitge est chose délicate... seul le flamenco est encouragé, ce qui divise-

Perspectives

a - Dans la dimension sociale Malgré l’existence au cours des dernières années d’un processus d’intégration sociale et économique, les différentes cultures qui cohabitent en Catalogne s’identifient encore facilement à travers la stratification d’une société divisée en classes. Stratification qui s’ajoute à la crise économique et au chômage et qui touche inégalement les différentes aires géographiques de la Catalogne. Les quartiers et les villes d’un plus haut pourcentage d’immigration peuvent devenir les zones normales de la marginalité sociale, en même temps que les zones de la Catalogne rurale. En définitive, cela prouve que l’on court le risque de renforcer la division sociale et culturelle de la société catalane en conséquence du fait de situer à la périphérie des grandes villes la population qui est arrivée du dehors : culture d’expression catalane dans les zones rurales, culture d’expression catalane dans les zones urbaines aisées et culture d’expression non catalane s’inscrivant dans un contexte social dégradé dans les zones périphériques.

b - Dans la dimension politique

La vision des personnes interrogées pourrait se résumer par le refus, comme étant chiche et offensif, du modèle du nationalisme substantialiste de l'identité nationale, celle de la vision romantique, mythificatrice et assimilatrice de la culture et de l'histoire. Paradoxalement, dans le cadre de cette mythification du passé, on cite le métissage comme l'un des éléments qui ont formé à l'origine l'identité culturelle de la Catalogne d'aujourd'hui. On reconnaît de toute façon que c'est sans doute actuellement le seul message politique transcendant que reçoit la population catalane. C'est pourquoi il entraîne, surtout les jeunes. La tactique de la confrontation Catalogne-Madrid, à dénoncer et à rejeter, est plus un recours électoral qu'une proposition politique pour la Catalogne, de même que le modèle de nationalisme de l'intégration forcée en ce moment, en Europe.

c - Dans la dimension culturelle

Le support des fragments de conversations des personnes interrogées qui se révoltent contre cette manipulation, est précisément leur volonté manifeste de non-ghettoisation de leur identité historique andalouse ou immigrée : ils sont Catalans, ils veulent être Catalans et ils se sentent offensés par la manipulation, pour des intérêts qu'ils ne partagent pas, de leur sentiment d'origine et plus encore quand, de là-bas, ils ont été déracinés par force sans aucun respect pour leur identité andalouse, par les mêmes pouvoirs occultes (la droite) qui veulent maintenant tirer parti de leur sentiment.

Dans les entrevues, il existe des déclarations de la population autochtone d'avoir agi dans le sens contraire, en respectant, en fournissant des moyens et des efforts personnels, en promouvant entre immigrés la sardane, en luttant pour la normalisation linguistique dans les écoles, en organisant des excursions et des visites culturelles. Leur perception, comme Catalans et population autochtone, coïncide avec celle des immigrés : il n'y a pas suffisamment de moyens offerts pour obtenir une normalisation tranquille et ils sont victimes d'un mécanisme d'affrontement culturel impossible à éviter. La population autochtone catalane et la population immigrée coïncident pour critiquer la manipulation qui est faite de l'identité culturelle de l'immigré pour diviser une communauté qui ne veut pas être divisée et ils se trouvent paradoxalement opposés à une alliance d'intérêts d'une partie de la population catalane (parmi laquelle figure le gouvernement de la Generalitat) et d'une partie de la population immigrée (le secteur des élites du parti andalou militant et une fraction des cercles), qui coïncident pour maintenir séparés les deux secteurs. Ils butent sur la pratique politique dite de l'absolutisation de la différence, d'après le postulat qu'envers celui qui est-venu-du-dehors, il faut respecter et promouvoir sa culture avec ses expressions, mais en tant qu'expressions et culture de quelqu'un venu du dehors, c'est-à-dire, avec l'impossibilité d'intégration de celui qui est-venu-du-dehors dans la culture histori-

que de toujours de ceux-d'ici. Dans la pratique, la division de la Catalogne en classes et en expressions culturelles est en train de se renforcer.

Andalous et Catalans à travers la vie de Felipe et Pura

Je voudrais terminer ce paragraphe avec un petit hommage à deux personnes connues et estimées et aussi comme une sorte de grand blâme envers d'autres. Felipe et Pura ne sont cependant qu'un cas concret parmi des milliers et des milliers d'autres. L'hommage s'adresse à tous ceux-ci. Ils sont venus d'Andalousie dans les années 60. Ils ont dû aller vivre dans des baraques, comme tant d'autres. Militants du PC en Andalousie et ici tout de suite, du PSUC. Activistes dans le quartier et les usines. Elle fait des ménages. Détenus lors de l'un des premiers 11-Septembre devant la statue de Rafel de Casanova pour crier Vive la Catalogne et réclamer les libertés, ils sont condamnés à deux ans de prison. Elle sort avant et continue à vivre dans la baraque en faisant encore des ménages. Féministe avant la lettre, elle organise ses collèges pour former le premier groupe, de femmes seulement, de Commissions Ouvrières du secteur.

Pendant son séjour en prison, certains Andalous se sont joints à l'impulsion du flamenco promu par le franquisme en Catalogne et ils s'enrichissent. C'est le modèle de l'"Espagne d'opérette, des taureaux et du tambourin". Egalement quelques Catalans-chefs d'entreprise, qui ensuite seront les porte-drapeaux de l'intégration de l'immigré et du nationalisme catalan, commencent les grandes affaires immobilières sur le dos de ceux qui sont arrivés : les sociétés immobilières qui vont construire les ghettos, Construcciones España-olas (St. Ildefons), Ciutat Condal (Bellvitge).

Quand il sort, lui, de prison, ils font un effort et s'achètent un petit appartement à Bellvitge. Pendant des années, ils dirigent les combats de quartier contre les sociétés immobilières (de capital catalan) qui veulent construire en ignorant ce que stipule le Plan Partiel.

Elle est danseuse de flamenco et lui chanteur, mais ils refusent de faire partie des cercles. Ils considèrent qu'on se sert de leurs sentiments en les prostituant au service d'une cause qui n'est pas la leur.

A sa sortie de prison, il était sans travail, mais en trouve un tout de suite dans une entreprise moyenne du secteur chimique, filiale d'une entreprise étrangère. Le propriétaire est Catalan. Il provoque une faillite frauduleuse et s'enfuit avec l'argent. Il se trouve de nouveau sans travail et sans indemnisation. Il meurt au bout de deux ans. La firme allemande augmente le capital et assume la gestion. L'entreprise n'est plus catalane.

Pour quelle Catalogne ont-ils été en prison? Qu'ont-ils défendu? Qu'est-ce que la Catalogne et la culture catalane? Pour quel fait andalou travaillaient-ils? Que veut dire culture andalouse? Que veut dire culture ouvrière?

DEUX ESPACES DE NÉGOCIATION INTERCULTURELLE

Il est urgent d'ouvrir des brèches pour permettre d'approfondir le débat interculturel. Comme nous l'avons déjà vu, Il est indispensable de recourir à l'histoire. Il faut se rappeler qu'aussi bien au niveau international que national ou local, les processus de marginalisation se superposent souvent avec les processus d'exclusion ethnique. Il faudra donc, selon moi, entrer en dialogue avec les secteurs sociaux qui refusent les bases économiques et politiques sur lesquelles repose le système mondial actuel. Je veux parler des Nouveaux Mouvements Sociaux. Il faut aussi recourir à l'anthropologie. Pour clore le travail, je vais proposer une réflexion sur la Foi et son expression dans la religion.

Nouveaux Mouvements Sociaux et la priorité du pauvre

Les Mouvements sociaux historiques et le phénomène de la globalisation

J'entends comme Mouvements Sociaux classiques ceux qui sont apparus en Europe avec la révolution industrielle, résultat des tensions entre capital et travail : syndicats et partis politiques "ouvriers" avec représentation parlementaire. Mais la prétendue "modernisation" de l'économie (insertion dans les structures mondiales, application des nouvelles technologies, privatisation, nouveau rôle de l'Etat...) a des impacts négatifs nouveaux tant de type social (chômage, manque de protection, non-correspondance entre croissance économique et distribution de la richesse) que sociopolitique dans le modèle de démocratie (démembrement de la société civile, mercantilisation de l'existence, bureaucratisation de la politique, contradiction entre la liberté d'opinion proclamée et la dictature des médias, réduction de la politique à la gestion...). Tout indique que nous nous trouvons aux portes d'une crise de civilisation : autodestructivité croissante, misère croissante de la politique conventionnelle et efficacité croissante de nouveaux mécanismes (automatisation, globalisation). Les formules rationnelles sur lesquelles s'étaient construites la modernité, la technique, l'économie et la réglementation juridique et politique non seulement ont été dépassées sinon qu'elles sont devenues un boomerang pour ceux qui les impulsent. La croissance indéfinie est donc écologiquement insoutenable, injuste, antidémocratique, ethnocentrique. C'est un système de dégradation de la nature comme des personnes.

Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS)

A partir de ces contradictions, nouvelles dans l'histoire de l'humanité, surgissent ce que l'on appelle les Nouveaux Mouvements Sociaux. Ils ont mis objectivement leurs priorités sur "l'autre face du progrès" ou dans ce que le système expulse : chômeurs, immigrés, temporaires, extrême pauvreté, solidarité internationale, détenus, toxico-

manes, sida, prostitution, handicapés ... D'autres se marginalisent individuellement par rapport au système : insoumis, squatters, abstentionnistes actifs... Il ne s'agit pas de valeurs nouvelles. Les valeurs sont celles de toujours et qui pourraient presque se réduire à l'énoncé des trois valeurs symboliques de liberté, égalité, fraternité. De ce point de vue, il n'existe pas de contradiction entre les valeurs défendues par les NMS et celles défendues par les organisations classiques de masse, les partis et les syndicats. Ce dont il s'agit, c'est que la mondialisation économique met en évidence plus brutalement, au niveau quantitatif et qualitatif, les contradictions de toujours.

Le modèle de la croissance indéfinie

La différence entre MS classiques et ceux qu'on appelle NMS réside, surtout, dans le modèle différent de développement sur lequel ils appuient leurs propositions et leurs valeurs : possibilité de croissance économique indéfinie ou nécessité d'arrêter ce modèle de croissance. Ce changement de modèle est un fait culturel relativement récent. Depuis le Siècle des Lumières au XVIIIe et la révolution industrielle et urbaine au XIXe et au XXe, toute la culture occidentale, les propositions du capitalisme libéral comme celles de la gauche, ont reposé sur la possibilité de la croissance indéfinie.

La matérialisation de ce nouveau modèle dans les NMS a été démontrée, entre autres, à travers deux propositions (en réalité, il s'agit d'une seule) qui sont celles que je voudrais aujourd'hui souligner :

- donner la priorité aux exclus. En terminologie plus ancienne, au pauvre. Il s'agit d'un thème de valeurs. Dans ce cas, génériquement, la valeur de la personne.

- nouvelle conception de la démocratie politique. Parce que dans le système actuel de relations sociales, les exclus ne comptent pas, ce ne sont pas des sujets, ils n'ont pas de voix.

Ce n'est pas une proposition nouvelle. Benjamin ou Agnès Heller l'ont présentée ainsi il y a longtemps.

Le pauvre comme référence et la régénération de la démocratie

Avec ces priorités, les NMS sont en train de définir un nouveau thème historique. Non parce que les exclus doivent diriger la lutte ou qu'ils puissent le faire dans toutes les occasions, mais parce qu'on ne peut pas se proposer un changement sans avoir présente cette "autre face" du développement.

Ils établissent aussi comme priorité le thème de la démocratie. En se situant en marge d'un système assassin qui exclut les majorités et en donnant voix à ceux qui sont restés sans voix, les NMS alimentent la démocratie. Au fond, ils nous demandent quel est le thème historique de la démocratie, le thème producteur de la politique? parce que le thème démocratique se constitue comme un processus qui rend possible l'appropriation de l'intentionnalité démocratique par les majorités et des exclus aussi. Ils mettent en question le noyau essentiel de la démocratie, le rapport entre dirigeants et dirigés,

entre leaders et masse. La démocratie formelle tend à réduire le contenu de la démocratie à une question de procédés et non de valeurs. En établissant la valeur de la personne comme référence fondamentale, les NMS réclament la participation des majorités, des classes subalternes, de la société civile sans visage ni configuration institutionnelle. Pour la démocratie formelle, il n'y a de valeur que la valeur électorale comme instrument pour arriver au pouvoir institutionnel.

Caractéristiques des NMS

Pour le moment, il s'agit d'un mouvement peu coordonné qui surgit à partir d'objectifs ou de propositions partielles, mais tendant à la globalité parce que dans le système-monde actuel il ne peut pas y avoir de solutions partielles au problème de l'armement, de la drogue, de l'immigration, de la désertisation, de l'écologie. Les nouveaux thèmes autour desquels ils sont nés sont en connexion comme dans une constellation. En général, ce sont des mouvements antihiérarchiques inclus dans la manière interne de s'organiser, qui contraste avec les formes des mouvements traditionnels et qui suivent des stratégies d'intervention très différentes. D'une orientation émancipatoire collective très nette, qui contraste aussi avec certaines formes du corporativisme de certains des mouvements classiques, de tendance interclasses en tant qu'ils défendent des valeurs postmatérialistes, mais en grande partie alimentés par les secteurs de la population en marge du marché du travail ou dans une position périphérique. Avec une nette politisation de la vie quotidienne, y compris dans le domaine privé, mais en marge également des mécanismes pré w s de la démocratie formelle. Sous cet angle, ce sont des mouvements sociopolitiques, mais qui se situent dans la sphère de la prépolitique. Finalement, il s'agit d'un phénomène croissant, continuellement alimenté par les contradictions évidentes du système tant en politique qu'en économie.

J'insiste sur le fait que les NMS aujourd'hui se situent en marge. Rappelons pourtant qu'historiquement la sortie positive de toute époque de crise (Rome, Moyen Age, Renaissance...) s'est effectuée à partir de la marginalité. Cette affirmation, qui est valable dans le domaine de la culture (arts plastiques, littérature, musique, religion...) l'est surtout en politique et dans le social. Les systèmes cherchent leur propre reproduction. Le changement n'est jamais venu du système. La disproportion entre l'intériorisation de l'idéologie que représentent les Nouveaux Mouvements Sociaux parmi les élites formelles politiques ou religieuses (dirigeants de Partis, gouvernements, Hiérarchie...) et les élites informelles (groupes, cadres moyens, les personnes interrogées...) dans un climat de liberté irréversible augmente les possibilités d'affrontement.

En raison de ce que je viens d'exposer, je crois que le débat interculturel doit considérer les propositions, bien que fragmentaires encore, que font les Nouveaux Mouvements Sociaux par rapport au modèle de développement et de l'aide à la personne.

La Foi comme espace de dialogue interculturel

Les espaces de débat interculturel

Scandalisés devant les différences Nord/Sud provoquées par le modèle actuel de développement... trop souvent, on centre les propositions de coopération uniquement sur la dimension économique. On y ajoute toujours des avertissements : développement n'est pas égal à croissance économique, non à l'impérialisme politico-culturel, critique envers la démocratie formelle, que personne ne développe personne, ne pas imposer, etc. Mais dans les propositions, accords, négociations, modèle de coopération, etc. il nous en coûte de sortir des exemples qui ont été créés par le Siècle des Lumières au XVIIIe et de la déclaration occidentale des Droits de l'Homme.

Devant l'envergure du problème, on cherche- en s'y réfugiant - des alternatives petites et précises, la participation à des organismes d'accueil, des microexpériences, etc. ou des mots ambigus : respect des cultures autochtones, croissance de la société civile, multiculturalité, dialogue, oecuménisme, la co-décision... tout en affirmant que la dimension culturelle et les ethnicités auront toujours plus d'importance dans la configuration du futur. Jusqu'à présent, les aspects culturels ont joué un rôle important dans les conflits internationaux, mais ils se sont toujours résolus par la guerre ou des accords forcés. Sera-t-il possible à l'avenir de conclure des accords à partir du respect interculturel mutuel?

En tout cas, il faudrait rechercher quels seront dans le futur les grands espaces de négociation et de références culturelles. Sur quels points, quels grands thèmes, quelles valeurs et à partir de quelle hiérarchie de valeurs il serait possible de construire la mondialisation de la justice et de la Paix.

Religion et Foi

Il n'échappe à personne que l'un de ces grands espaces est la Religion. Il faut distinguer entre Religion et Foi. La Religion est l'idéologie concrétisée dans un ensemble doctrinal, d'institutions, d'autorité, de normes, etc. qui a pour but d'administrer le rapport de l'individu avec la divinité. On pourrait dire que dans le monde, il existe autant de religions que d'ensembles doctrinaux, culturels et institutionnels. La Foi est l'attitude individuelle de confiance envers la divinité, comprise comme Ce qui est Saint. La Foi n'est pas le résultat d'une évidence rationnelle, mais le fruit d'une adhésion de la personne à Ce qui est Sacré et qui est inexprimable et intangible, il y a une composante mystique, de contact avec le mystère. La Foi peut se célébrer mais il est difficile de l'expliquer. La force extraordinaire d'une Foi vécue exprimée à travers la religion a permis que ses manifestations en symboles, mythes et célébrations façonnent une grande partie de la culture collective de toutes les sociétés.

Toutefois, il est sûr que, depuis le Siècle des Lumières, dans le monde occidental nous nous trouvons dans une époque irrégieuse, ce qui ne veut pas forcément dire de

manque de Foi. Ce phénomène n'est pas semblable dans les autres cultures. Toute proposition de dialogue interculturel doit considérer que c'est plutôt le contraire. Le grand défi de la Foi occidentale actuellement est de trouver de nouvelles expressions compréhensibles pour le monde d'aujourd'hui, sans renoncer à la tradition ni à ses valeurs profondes, en évitant autant le fondamentalisme que certaines adaptations banales.

La Foi séquestrée par la Religion et par les Institutions. Foi et pouvoir

Comme la politique qui implique débat, participation, opinion collective, a été séquestrée par les Partis et par leurs fonctionnaires professionnels et leurs institutions, ou l'information qui a été séquestrée par les médias et leurs fonctionnaires professionnels, etc. la Foi a été séquestrée par les institutions religieuses ou par leurs fonctionnaires professionnels : prêtres, religieux, hiérarchie, théologiens... constitués en une caste cléricale d'interprètes de l'orthodoxie, de la conduite et du contact avec l'Absolu.

Toute institution, quelle qu'elle soit, tend vers l'endogamie, tend à convertir en finalité ce qui n'était qu'un moyen, à se convertir en secte, à déterminer avec précision la frontière entre vérité-erreur et donc à excommunier, à diviser entre les siens et autrui.

Par plaisanterie, on pourrait dire que c'est un problème de logotype. Par exemple, dans le cadre de la société Eglise, il existe les causes les plus diverses et souvent contradictoires. Mais le logotype Eglise appartient seulement aux représentants de l'Institution. C'est un phénomène commun à toutes les religions. C'est le rapport toujours conflictuel entre toute idéologie - Partis, Eglises...- qui propose un modèle de société et les institutions ou hiérarchies qui veulent le représenter.

Heureusement, le fait de considérer la Foi exclusivement comme une aliénation n'existe plus, mais toute Religion-Institution - depuis le Vatican, le monde arabe, juif ou la sorcellerie - a toujours tendance à justifier le pouvoir établi parce qu'elle-même, bien que se réclamant des pauvres, est pouvoir économique, politique ou culturel.

L'oecuménisme interculturel de la Foi

La Foi surgit du plus intime de la personne et y retourne. La Foi dans l'Absolu veut dire confiance, adoration, sens du mystère, esprit, humilité, liberté individuelle, libération collective, union, source de communion, reconnaissance, service, partage. C'est pourquoi elle est à même de créer des liens de solidarité et de coopération, d'interculturalité et de respect.

C'est pourquoi le thème évangélisteur - ou proclamateur de la libération produite par la Foi - pourrait être vécu par le peuple, plus que par les fonctionnaires de la religion.

Obligatoirement, la Foi emploie pour s'exprimer le langage des symboles et des mythes. Les deux sont des instruments de langage interculturel extraordinaires. Dans le monde occidental contemporain, pourtant, avec la rationalisation progressive de la vie, le monde traditionnel des images, des symboles, des mythes a cessé de façonner la

pensée et la vie de l'homme actuel. Il faudrait reconnaître la valeur de communicabilité que possèdent les "récits" et les cérémonies religieux dans la mesure où, à partir de n'importe quel univers, ils font référence au même Absolu. On avait toujours dit que le meilleur Oecuménisme entre chrétiens catholiques, protestants et orthodoxes - était d'approfondir à travers chaque confession la Foi en Jésus le Sauveur et de travailler ensemble. C'était plus important que les discussions théologiques ou les accords de doctrine. Même chose donc envers les autres religions et cultures du monde. Si l'on comprenait cela, il pouvait apparaître ce que Casaldàliga appelle le "macro-oecuménisme", à savoir, la reconnaissance des cultures indigènes, noire ou populaire ainsi que la capacité d'établir un dialogue fécond et compréhensif.

Possibilités concrètes

A partir de là, je crois que la Foi peut être comprise et vécue comme un moyen efficace pour la coopération internationale. Cela voudrait dire par exemple,

Encourager les chrétiens, les musulmans, les juifs, les hindous, les animistes et tous les autres, comme condition préalable à tout dialogue et à toute coopération, à vivre en profondeur leur Foi comme un premier pas pour essayer de comprendre la Foi et la religion des autres.

Essayer de comprendre les différences existant dans des thèmes fondamentaux entre religions qui cohabitent dans un même territoire et apprécier les valeurs de leurs cultures-religions, par exemple le respect de la nature, de la famille, de l'autorité, du pouvoir... sans obligation, par exemple, imposer le modèle de l'écologie scientifique occidentale ou la morale familiale de la tradition juive.

Etablir des espaces de dialogue permanent entre religieux pour promouvoir le respect mutuel, la paix, la sécurité : séances de travail, d'étude, de célébration, etc. auxquelles toutes les confessions puissent participer à égalité de conditions par rapport à l'horizon commun de l'Absolu.

S'habituer, tant au niveau théorique que pratique, à toujours tenir compte de deux coordonnées d'identité : l'identité ethnique (dans laquelle la religion est un composant important) et l'identité sociale ou de classe. Toute Foi est une libération pour ceux qui savent et qui sont humbles et pauvres.

Essayer de comprendre et d'évaluer ce que la religiosité populaire possède de profondeur et de respect du mystère, sans vouloir le retrancher ou le critiquer superficiellement ou à partir d'une prétendue supériorité de la mentalité laïque de l'Occident.

Travailler ensemble à des projets de coopération. Essayer de le faire surtout dans les endroits où il y a eu historiquement ou qu'il y ait encore des affrontements à cause de la religion. Par exemple, promouvoir la reconstruction de Sarajevo conjointement entre chrétiens, musulmans et orthodoxes.

S'efforcer d'identifier les normes de Non-violence des religions et à partir de là les sources de la non-violence de nos cultures. Par exemple, considérer l'Intifada - la révolution des pierres - comme la forme de non-violence au Moyen Orient.

Promouvoir des plans d'étude et la création de matériels scolaires relatifs à une nouvelle interprétation de l'histoire, de l'éducation civique et de la religion qui soit acceptable par toutes les confessions.

Comprendre que les médias sont trop importants pour en laisser la responsabilité aux seuls journalistes. Par conséquent, fournir un nouveau modèle de journalisme pour la Paix, même si c'est en marge des grands trusts.

Comprendre aussi que la Foi est trop importante pour en laisser la responsabilité aux seuls fonctionnaires de la religion : prêtres, hiérarchies des Eglises ou théologiens. Organiser donc des rencontres de croyants de confessions diverses qui ont comme point de référence fondamental l'Absolu et la libération des pauvres. Plus de choses nous unissent en comparaison de celles qui nous séparent.

Llull et le respect de la diversité

Dans le *Llibre del Gentil*, écrit entre 1271 et 1273, à un moment de plus grande situation conflictuelle au plan économique, politique, culturel et militaire qu'aujourd'hui, Ramon Llull fait parler trois de ses amis imaginaires et savants appartenant aux trois formes du monothéisme méditerranéen d'alors : chrétien, juif et musulman. Le dialogue est imprégné d'une extraordinaire délicatesse, d'éducation, de savoir-faire opposé à la violence, aux guerres et aux expulsions du moment. Tous les trois s'adressent à un païen aussi imaginaire qu'ils ont trouvé dans la forêt et chacun d'eux prétend l'instruire sur la bonté de sa religion. Un gentil qui vit dans les ténèbres, flétri de vivre ainsi dans l'obscurité de son ignorance de Dieu, de l'éternité de l'âme et de la peur de la mort. Ils veulent lui donner l'espérance, de l'enthousiasme pour la vie.

Le juif commence en exposant les principes de sa religion. Il parle de la loi de la grâce que Dieu a donnée à Moïse sur le Sinaï. Il parle des dix commandements, de la création du monde, des patriarches et des prophètes. Il essaie de trouver dans ses mots les expressions de la bonté de Dieu envers tous les hommes et il s'efforce d'éviter "des mots superflus" pouvant offenser ses compagnons, en soulignant que chrétiens comme musulmans croient également à la loi de Moïse.

Llull donne au juif de la fiction l'éloquence nécessaire pour réclamer "la force de l'humilité" qui vit dans le cœur des juifs, "plus puissante que la force de l'orgueil qui souvent domine dans le cœur des chrétiens et des sarrasins", puisque, malgré les humiliations et les souffrances que ceux-ci imposent au peuple juif, ils n'arrivent pas à leur faire abandonner la foi dans la loi sainte que Dieu a donnée à Moïse.

Contre le mépris, les juifs répondent avec le courage de la résistance et de la fidélité. Le juif parle des différentes interprétations du livre saint sur la résurrection et la

venue future du Messie : “notre désir de liberté est si grand, nous souhaitons tant que le Messie vienne nous délivrer de cette captivité qu’il ne nous est pas suffisant de parler seulement de la vie future”. Le Talmud, livre “subtil et d’une immense sagesse” nous permet d’envisager la liberté déjà dans le monde présent.

Après l’exposé du chrétien, Llull donne la parole au musulman, qui fait l’éloge du Coran. Le Coran est le Livre par excellence et le plus beau texte qui ait été écrit. Cette perfection et cette beauté sont la preuve que le Coran contient la parole de Dieu, -parce qu’il dépasse la capacité d’inspiration de l’homme. Lui seul est le plus beau témoignage du miracle de l’Islam et de la bonté et de la beauté de Dieu. Même s’ils le veulent, celui-ci ne pourra pas être détruit par la loi des chrétiens ni par celle des juifs. Livre saint qui promet à l’homme plus de bonheur qu’aucun autre.

Le musulman invoque la double gloire du Paradis, la spirituelle et la corporelle. Les fidèles croyants seront glorifiés dans leurs cinq sens corporels. Ce sera la “gloire sensible du Paradis”. Même les vêtements des bienheureux resplendiront. Bien que le musulman de Llull parle longuement en faveur des gratifications sensibles, véritable scandale pour la morale chrétienne, il admet les discussions des théologiens quant au concept de gloire du Paradis, puisque certains le prennent au pied de la lettre et d’autres seulement dans un sens symbolique.

Dans l’épilogue, Llull continue en imaginant que les trois savants finalement se trouvent en paix au milieu des bois, ils se lamentent sur la guerre, la violence religieuse... ils se sentent heureux d’avoir fait naître l’idée de Dieu dans l’esprit du gentil, qui, plein de bonheur, se lance dans une prière improvisée, hymne à l’éternité de l’Etre suprême : “Etre suprême et infini, origine et fin de tous les biens...tu as trop tardé à venir éclairer mon intelligence... n Et quand le gentil s’agenouille pour déclarer quelle loi l’avait le mieux convaincu, les trois savants refusent de l’écouter “ils n’ont pas voulu savoir laquelle des trois religions il avait choisie... parce que chacun aurait voulu que ce fût la sienne...”. Finalement, chaque savant demande pardon aux deux autres pour les avoir peut-être humiliés ou blessés et ils s’engagent à revenir dans la forêt pour continuer à discuter sur la vérité, à la lumière de Dame Intelligence, jusqu’à arriver à unifier leur Foi et leurs Lois.

Voici le résumé du livre. Nous avons découvert l’intention de Ramon Llull : c’est de témoigner de la possibilité d’une bonne entente entre des personnes de croyances divergentes qui n’ont jamais cessé de se combattre entre elles, même par les armes. Llull a transformé l’ennemi en interlocuteur. Chaque savant s’est mieux connu lui-même en essayant de découvrir la part de vérité contenue dans le discours de l’autre. Llull réclame l’accord entre les trois formes du monothéisme méditerranéen comme une étape préalable vers la paix universelle. Nous sommes loin de l’intolérance en face de “l’Autre”, institutionnalisée par l’Etat classique, incapable de penser au respect des différences ou des minorités.

Notes

1. BOTEY Jaume. 54 Relats d 'Immigracio. Ed. Centre d'Estudis de l'Hospitalet i Diputacio de Barcelona. Barcelone 1986. Travail sur des histoires vécues d'immigrés et sur le processus d'intégration en Catalogne, fait dans le quartier de Can Serra de l'Hospitalet au cours des années 76-79. Les entretiens auxquels je me réfère dans ce travail, non publiés et déposés au Centre d'Estudis de l'Hospitalet, ont eu lieu à l'automne 92.
2. AA W . La gran Barcelona. Ed. Alberto Corazon, Madrid 1972. ALIBES Josep M~ et autres. La Barcelona de Porcioles N° 21 de la revue CAU, Construction, Architecture et Urbanisme, septembre-octobre 1973, du Colegio Oficial de Aparejadores de Cataluna. MARTI Francisco MORENO Eduardo. Barcelona ca donde vas? Ed. Dirosa, Barcelone, mai 1974. ALIBES Josep et autres. La lucha de los barrios. Barcelona 1969-1975. N° 34 de la revue CAU, Construction, Architecture et Urbanisme, novembre-décembre 1975, du Colegio Oficial de Aparejadores de Cataluna. CARBONELL Jaume et autres. La lucha de barrios en Barcelona. Ed. Elias Querejeta, Madrid 1976. BELLAVISTA Oleguer. Evolucio d'un barri obrer. Barri de l'Almeda, Cornellà. Ed. Claret, Barcelone 1977. GONZALEZ Basilio. Historia de un Barrio que vive y lucha Nuestra Senora del Port. Ed. Bas. Gonz., Barcelone 1979. DOMINGUEZ Manuel. Taller del Barri de Bellvitge. Quaderns d'Estudi n° 10. Centre d'Estudis de l'Hospitalet, septembre 1991
3. Les études sur l'immigration en Catalogne au cours de cette période et son établissement postérieur sont déjà nombreuses et elles englobent tous les domaines : démographique, politique, électoral, pédagogique, culturel, linguistique, du travail; par régions, par villes, par quartiers, etc. Il faut citer les premiers travaux dans les revues QUADERNS D'ALLIBERAMENT Ed. La Magrana (N° 1, avril 87 et 2/3, avril 88), de même que MATERIALES, Ed. Ketres, à partir de 77 et PERSPECTIVA SOCIAL, de l'ICESB, qui se sont vite préoccupés du thème, ainsi que le petit livre d'AA W . La immigracion en Cataluna, Ed. de materiales, Barcelone 1968. Parmi les suivants et les plus connus, je ne cite que ceux de TERMES Josep, La immigracio a Catalunya. Ed. Empuries. Barcelone 1984. MIGUELEZ Faustino i SOLE Carlota, Classes socials i poder politic a Catalunya. Promocions Publicacions Universitaries. Barcelone 1987. RECOLONS Lluís. Les migracions a Catalunya en un nou per~ode demogràfic. ROTGER J M~ (coord.) Cycle de conférences de l'Associacio Catalana de Sociologia 1983-1984. "Vision de la Catalogne : le changement et la reconstruction nationale dans une perspective sociologique". Diputacio de Barcelona 1987. pp. 257-301. SOLE Carlota. Catalunya : societat receptora d'immigrants. Anàlisi comparativa de dues epoques: 1978 i 1983. Institut d'Estudis Catalans. Barcelone 1988. Les livres et articles de Paco CANDEL sont maintenant encore une source inépuisable de réflexions d'anthropologie et de culture populaire.